

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :  
A LA CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue Impériale, 47  
LYON  
Écrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT  
POUR LYON

Six mois..... 6 f. »  
Trois mois..... 3 » 50 c.  
1 fr. en sus par trimestre pour l'étranger.

Les abonnements se paient d'avance.

## REVUE THÉÂTRALE

### GRAND-THÉÂTRE IMPÉRIAL.

La semaine qui vient de s'écouler a vu une solennité organisée par M. D'Herblay à la mémoire de Rossini.

On jouait son chef-d'œuvre, *Guillaume Tell*, et le public a saisi avec empressement cette occasion de rendre hommage à l'illustre défunt. Un grand nombre de personnes n'ont pu entrer faute de billets, la salle avait été envahie, c'est le mot; du parterre au paradis il n'y avait pas une place inoccupée.

L'ouverture, si justement célèbre, a été exécutée par notre vaillant orchestre avec un brio exceptionnel et écoutée avec une religieuse attention, qui s'est transformée à la fin en une explosion de frénétiques bravos. Devant les clameurs de cette foule enthousiasmée, il a fallu se rendre, et l'ouverture a été bissée.

La représentation a été magnifique. M. Delabranche, d'un bout à l'autre de cet ouvrage si périlleux pour les ténors, a conservé toute la puissance et l'étendue de sa voix, et le magnifique bouquet qui lui a été offert au quatrième acte a été sanctionné par les applaudissements de toute la salle.

MM. Méric, Marthieu, Barbot, Dubosc, M<sup>mes</sup> Moreau, Cortez, Dartaux, méritent de sincères félicitations. En un mot, rien n'a péché, les artistes sentaient toute la responsabilité qui pesait sur eux et se sont surpassés, c'est assez dire.

Après *Guillaume Tell*, le décor a été enlevé pour faire place à un autre décor représentant une immense salle, au milieu de laquelle était le buste de Rossini recouvert d'un crêpe, et les artistes de nos deux théâtres, M<sup>me</sup> de Taisy et Delabranche en tête, ont défilé en costume devant le public, en déposant une couronne au pied de l'image du maestro.

A la fin, M. Bondonis s'est avancé et, d'une voix émue, a prononcé, avec ce talent de diction qu'on lui connaît, une touchante élogie due à la plume de M. Victor Chauvet. Il serait superflu d'ajouter que les applaudissements ont été unanimes et soutenus.

Nous avons eu la première représentation d'un opéra-comique en un acte, *Mad. Babet*.

Il y a de charmants motifs dans cette partition et une orchestration très-importante.

M. Fèret a été amusant comme on ne saurait l'être davantage, et M. Paulin a joué avec talent. M. Darrois, dans un rôle assez difficile, s'est fort bien tiré d'affaire.

M<sup>lle</sup> Vigourel est une charmante M<sup>me</sup> Babet, et M<sup>lle</sup> Blanc nous a révélé, dans de gracieux couplets, une fort belle voix qui ne demande qu'un peu d'expérience pour briller à un rang plus élevé.

M. Médéric Danguin, engagé par la Direction en remplacement de M. Marchot, nous paraît devoir être le digne successeur de Barrielle.

Ses deux premiers débuts, dans les *Mousquetaires de la Reine* et les *Huguenots*, ont été excellents, et il a rempli, mercredi, le rôle de Gessler dans *Guillaume Tell* d'une façon irréprochable.

Non-seulement son admission est certaine, mais encore nous sommes assurés d'avoir en lui un très-bon artiste de plus. Chantant avec goût et jouant avec beaucoup d'entrain et de naturel, les bravos qu'il a recueillis dans ses débuts le suivront dans le cours de son engagement, et voilà enfin combié admirablement le vide qui existait dans notre troupe de grand opéra et d'opéra-comique.

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Les *Inutiles* continuent à obtenir un succès mérité, la foule s'y porte avidement, et *Fleur-de-Thé* n'a qu'à se bien tenir devant cette concurrence.

Les *Trois Epiciers*, dont l'interprétation est irréprochable, ont toujours le privilège d'exciter l'hilarité du public.

Ce trio de marchands de chandelles est bien représenté par nos excellents comiques, et leurs charges, toujours réussies, sont applaudies entre deux éclats de rire.

Vendredi a eu lieu, au bénéfice de M. Luco, l'incomparable Tien-Tien de *Fleur-de-Thé*, la première représentation de trois nouvelles pièces.

La salle était bien garnie et le bénéficiaire, dont le talent est aimé de tout le public, a reçu un très-bon accueil dans les *Gammes d'Oscar*; il y a eu un succès de fou rire, mais c'est pour lui chose ordinaire.

La *Jeunesse du roi Henri*, grand drame par Ponson du Terrail, l'infatigable créateur de l'impérissable *Rocambole*, a été bien inter-

prété par nos artistes et bien applaudi par le public. Nous reviendrons plus tard sur cet ouvrage, où il y a de sérieuses qualités.

*Même rue, même numéro* est un gentil vaudeville qui fera un amusant lever de rideau.

M. D'Herblay a donc devant lui une perspective de bonnes représentations et de fructueuses recettes, deux choses excellentes pour un Directeur.

A.-L. MAQUAIRE.

---

## POÉSIE

---

### LE LANGAGE DES FLEURS

SONNET

J'aime le temps des fleurs, des fleurs fraîches écloses,  
Rougissant de pudeur sous les baisers de mai,  
Et qui parent la terre en ses métamorphoses  
D'un bandeau virginal et d'un voile embaumé.

Oh ! les riants secrets ! oh ! les divines choses  
Que murmure tout bas chaque calice aimé,  
Quand, sur le sein des lis, des jasmins et des roses,  
Les sylphes caressants posent leur front pâmé !...

Ce sont de frais accents parfumés de tendresse,  
Mille aveux exhalés dans des élans d'ivresse,  
Mille soupirs charmants échangés tour à tour....

Et le cœur de la vierge et l'âme du poète  
Se sentent pénétrés d'une flamme secrète....  
J'aime le temps des fleurs.... les fleurs parlent d'amour.

GABRIEL MONAVON.

---

### A UN POÈTE

---

Lorsqu'on m'offre un vieux vin, noble sang de la vigne,  
Quel que soit le calice où coule la liqueur,  
— Grès ou cristal, — je bois ce bon vin, toujours digne  
De mon gosier de franc buveur.

Mais lorsque m'est offert le nectar de l'Idée,  
Je ne le puis goûter qu'en un vase charmant :  
Buveur ivre du beau, je veux le diamant  
Pour qu'au gré de ma soif la coupe soit vidée.

Aussi lorsque ta main, poète ! m'a versé,  
Dans la coupe du rythme, un flot de poésie,  
J'ai vu briller dans l'or cette liqueur choisie  
Et je l'ai savourée en buveur empressé.

GABRIEL MONAVON.

---

## SONNET

---

Encore un hiver qui commence,  
Encore un été qui s'enfuit  
Dans le passé, ce gouffre immense  
Où tout va s'éteindre sans bruit.

De l'homme quelle est la démence !  
A peine son aurore luit  
Que la mort, terrible échéance,  
Vient le replonger dans la nuit.

Pourquoi donc, en ce court espace,  
Se battre à qui sera puissant ?  
Le vrai bonheur tient peu de place.

Heureux l'homme compatissant  
Qui meurt laissant pour toute trace  
Lé bien qu'il a fait en passant.

A.-L. MAQUAIRE.

---

## LA ROSIÈRE DE LA RUE SAINT-DENIS.

---

I

C'était par une triste soirée de janvier.

Le vent soufflait par rafales, et secouait furieusement sur Paris le grésil et les neiges fondues.

Les passants devenaient rares.

A peine quelques retardataires appelés dehors par des affaires pressantes, apparaissaient-ils çà et là. Ils glissaient d'un pas rapide pour en avoir plus vite fini avec l'avalanche glacée, qui leur tombait sur les épaules, et la boue qui s'attachait à leurs pieds.

Un homme cependant faisait exception, et montait lentement le long boyau tortueux qui, sous les noms de la rue de la Harpe et de rue d'Enfer, conduisait alors de la Cité au vieux Montrouge.

Chaque fois qu'il traversait le rayon lumineux que les réverbères projetaient sur le pavé, on pouvait distinguer, quoique d'une manière imparfaite, la figure de ce singulier promeneur.

Il alla droit à une certaine partie de la muraille qu'il connaissait sans doute, la palpa durant quelques secondes à la hauteur de la poitrine, puis sa main ayant rencontré un indice révélateur, il poussa un cri, cri de joie ou de douleur ? nul n'aurait su le dire au juste.

Alors comme effrayé, il recula d'un pas ; puis enfin par un mouvement brusque, il pressa un ressort.

Un panneau mobile s'ouvrit aussitôt par l'effet de la pression et démasqua une ouverture, trop étroite pour livrer accès à un homme, assez large pour laisser passer un objet de moyenne grosseur.

Il se passa alors une scène étrange.

L'homme prit le fardeau qu'il portait, le fit glisser doucement à travers l'étroite ouverture et se penchant ou plutôt s'agenouillant à terre sans nul souci de la boue qui l'éclaboussait ou des passants qui le pouvaient remarquer dans cette posture, il colla ses lèvres sur l'objet qu'il abandonnait et deux ou trois baisers convulsifs retentirent.

— Adieu ! adieu ! murmura-t-il.

Après quoi, il se redressa, et pesa de nouveau sur le ressort.

Le panneau se referma aussi rapidement qu'il s'était ouvert ; mais il ébranla en même temps une sonnette d'alarme dont les tintements aigus retentirent dans l'intérieur de la maison.

A ce bruit, l'homme chancela et fut obligé, pour ne pas tomber, de s'appuyer au mur.

— Je ne veux pas ! s'écria-t-il. Mon enfant ! rendez-moi mon enfant !

Et il tenta de rouvrir cette poterne si rapidement close, mais il était trop tard. La fermeture était de chêne et le ressort n'obéissait plus à la pression de la main.

— C'en est fait, soupira-t-il avec accablement ! oh ! je suis bien coupable et bien malheureux.

Et sans oser détourner la tête, il s'enfuit à travers la rue d'Enfer.

Au-dessus de la porte cochère de la maison qu'il venait de quitter, les passants pouvaient lire ces deux mots tracés en lettres noires :

*Enfants assistés*

Et plus bas, à côté du panneau que l'inconnu avait fait mouvoir, ces quatre mots qui donnent le frisson à toutes les mères :

*Tour des enfants abandonnés.*

L'homme cependant, après avoir descendu la rue d'Enfer et la rue de la Harpe, traversa les ponts et la Cité, et, à travers l'affreux dédale de ruelles qui enserraient à cette époque la tour St-Jacques, gagna la rue Saint-Denis, qu'il remonta jusqu'au numéro 253.

Là, il sonna, jeta en passant son nom à la portière, s'élança vers l'escalier obscur, franchit d'une haleine cent trente-trois marches, et tout en haut, sous les toits, pénétra dans une mansarde, ou pour parler mieux, dans un grenier.

Sur un misérable grabat, enveloppée de fragments de couvertures, une femme était couchée.

Hâve, décharnée, mourante, cette femme avait à peine vingt ans, mais le malheur est un lutteur terrible auquel ni beauté ni jeunesse ne sauraient résister.

Elle leva sur le survenant deux yeux brillants à la fois de fièvre, d'effroi et de colère.

— Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix frémissante.

— C'est fait ! répondit l'homme brusquement.

Elle laissa retomber sur le grabat sa tête pâle :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! soupira-t-elle, suis-je assez éprouvée !

L'homme cependant s'était laissé choir sur l'unique chaise de paille qui avec le grabat composait tout le mobilier de la mansarde.

Les coudes appuyés sur ses genoux, le front caché dans ses mains crispées, les sourcils froncés, la bouche frémissante, il plongeait dans le vague son œil hagard.

Par moments, un sanglot convulsif soulevait sa poitrine et on l'entendait murmurer :

— Ah ! misérable que je suis, tout cela c'est ma faute. Mais il le faut ; je le jure : à dater d'aujourd'hui, je ne veux plus jouer, je ne veux plus boire !

Francis TESSON.

(La suite au prochain numéro.)

### LA LÉGENDE DU MYOSOTIS

Au pied des collines sans fin que tapissent le myrte de Hongrie et la bruyère, le Danube grossi roule ses vagues. Dans le lointain on aperçoit des troupeaux de chevaux épars. De temps en temps, un oiseau passe à tire-d'aile dans le ciel. Rien ne trouble le silence du paysage abandonné, sinon le bruit du grand fleuve qui descend avec fracas des forêts de sapins vers la mer...

Deux jeunes gens, deux fiancés, se sont rencontrés aux portes de la ville, et se sont éloignés à grands pas des hommes. Ils préfèrent avec raison les horizons vagues à la vue des murs et des toits ; le son de leurs voix connues est le seul qu'aime leur oreille, et ce qu'ils se disent vaut pour eux tous les discours des savants et des poètes. Ils s'aiment ; ils se suffisent ; ils voudraient être dans un désert, afin d'être plus l'un à l'autre tout entiers.

Les voilà loin, en effet, très-loin. L'herbe pousse dans le sentier qu'ils suivent. Ils ne voient plus que les collines vertes, le ciel pur et l'eau troublée.

Tout à coup, sur cette eau, la jeune fille aperçoit une fleur. Une petite fleur d'un bleu pâle, à la tige allongée, au feuillage microscopique et élégant.

— Oh ! la jolie fleur ! s'écrie-t-elle.

Puis, dans la tendresse de son âme :

— Elle va périr !

Le jeune homme rejette ses cheveux en arrière, il s'élança, tend les bras et tombe dans les flots.

La fleur était trop loin du rivage pour qu'il pût l'atteindre. Il l'atteignit pourtant, et l'éleva au-dessus de sa tête. Puis il disparut dans le tourbillon.

Il reparut, en l'agitant, à la surface. Il disparut de nouveau. La jeune fille, éperdue, courait le long du fleuve.

— Viens ! viens ! cria-t-elle.

Il fit un effort suprême, et vint presque jusqu'au rivage. Il y jeta la fleur en criant :

— Aimez-moi, ne m'oubliez pas !

Ce fut tout.

Une vague le couvrit ; une autre vague l'emporta, et le linceul mouvant ne le rendit plus aux regards de sa fiancée.

*Vergiss mein-nicht*, ne m'oubliez pas ! Telle est la légende du myosotis.

### ESQUISSE THÉÂTRALE.

#### UNE REPRÉSENTATION A BÉNÉFICE

Un pauvre diable d'acteur, attaché à un des grands théâtres de Londres, où il remplit les rôles les plus modestes et dont les appointements d'un an seraient à peine ceux d'une soirée pour la diva Patti, sollicite depuis longtemps de son directeur une représentation à son bénéfice.

Dernièrement enfin on lui annonça qu'il aurait sa représentation. Cette faveur, accordée à un pareil moment, avait tout l'air d'une mauvaise plaisanterie, et l'éloignement que le public manifeste pour le théâtre, par la chaleur tropicale dont le ciel nous gratifie, semblait laisser au pauvre diable peu de chance pour remplir son escarcelle. Cependant il ne se découragea pas et fit insérer immédiatement dans quatre journaux l'annonce suivante :

« M. Willams B... désire marier sa nièce, qui a vingt-six ans et un million de dot, avec un jeune homme de bonne famille. On ne tient pas à la fortune ; seulement il est essentiel de

*A. S. Maguire*

ne pas avoir l'habitude de fumer... Ecrire, etc. »

Le lendemain, plusieurs milliers de gentlemen, après avoir jeté au feu pipes et cigares, écrivirent de leur plus belle main qu'ils abhorraient le tabac; qu'ils ne tenaient pas à la fortune, n'en ayant jamais possédé, et que, s'ils venaient offrir leur main à la jeune miss, c'était uniquement parce qu'ils se sentaient capables de faire son bonheur.

Pendant trois jours l'acteur travailla sans relâche pour répondre à ces amoureux « que leur demande avait grand'chance d'être agréée, mais qu'une première entrevue était indispensable... , etc. ; » et enfin que la jeune miss serait au théâtre de C... tel soir, dans la première loge de face.

Le jour du bénéfice arriva; la salle fut comble, et les dernières places furent enlevées à des prix fabuleux. Le directeur était stupéfait, surtout en voyant l'étrange composition du public. On n'apercevait partout que des gentlemen en grande toilette, frisés, pommadés, gantés, la bouche en cœur et l'œil langoureux. Par un hasard bizarre, il arriva que les envoyés d'un taïcoun quelconque prirent la fantaisie d'aller au théâtre ce soir-là et vinrent occuper la loge indiquée aux amoureux par la circulaire. Vous voyez d'ici le coup d'œil.

### LA COQUETTERIE AU THÉÂTRE

#### CÉLIMÈNE

Le caractère de Célimène n'a pas tant de profondeur qu'on lui en prête, et le dénouement de la comédie, où chacun lui chante pouille, après lui avoir arraché son léger masque, en est la preuve.

C'est une jeune veuve légère, étourdie, coquette, ne sachant ni repousser un hommage, ni se refuser un bon mot; en somme, embarrassée des amoureux qu'elle s'attire et restant prise dans les toiles qu'elle a tendues, toiles délicates comme ses dentelles, qui ne retiennent pas un seul galant.

Elle est belle, spirituelle, moqueuse, inconséquente, et après tout plus compromise que coupable. Sa rouerie est bien innocente. Molière a fait de Célimène une vraie femme, ni plus ni moins, et c'est ce qui en fait le charme. Son manège est si naturel, elle ouvre et ferme si bien son éventail, elle sait si brillamment conduire une conversation, elle étale si gracieusement sa jupe sur le fauteuil de la comédie assise, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer, mais sans grogner toujours comme Alceste.

La pauvre Célimène n'est pas un monstre de noirceur, un Machiavel de salon, et il faut qu'elle ait bien de la douceur et de la patience pour supporter aussi longtemps les brutalités de l'homme aux rubans verts. La prude Arsinoé elle-même, qui, sous le voile de l'hypocrisie, s'adonne à des plaisirs plus réels, ne lui reproche que des coquetteries et des imprudences. Il ne faut donc pas donner à ce rôle une grâce perfide et vipérine: Célimène n'est ni madame Don Juan ni Méphistophéla.

X.

### CONCERT



La Société chorale lyonnaise (*musique en chiffres*), dirigée par M. A. Perraud, donnait, dimanche dernier, son concert annuel, à la Salle philharmonique.

Un programme attrayant et varié, joint à l'excellente réputation de cette Société, avait attiré un public très-nombreux, la salle était littéralement comble.

Les chœurs ont été chantés avec beaucoup d'ensemble et de justesse, deux qualités précieuses et rares; le quatuor de *Charles VI*, arrangé en chœur par M. Perraud, a produit un très-bon effet, et de chaleureux applaudissements ont témoigné de la satisfaction du public.

Entre la première et la seconde partie, M. Perraud a pris la parole et annoncé l'ouverture du cours annuel gratuit de musique en

chiffres (1), puis il a fait chanter à première vue quelques exercices improvisés sur un tableau disposé à cet effet. Ce léger spécimen des résultats obtenus par la méthode de Galin-Paris-Chevé a excité un vif étonnement, et bon nombre de personnes qui étudient depuis plusieurs années la musique sur la portée avouaient qu'elles seraient bien embarrassées s'il leur en fallait faire autant.

Parmi les solistes qui contribuaient à l'attrait de cette soirée, nous devons citer en première ligne MM. Nœgelin frères, jeunes violonistes lyonnais, qui ont exécuté plusieurs morceaux avec un talent hors ligne. Le *Carnaval de Venise*, pour deux violons, qu'ils ont joué à la fin, a été surtout l'objet des applaudissements. Bravos, rappels, rien n'a manqué à leur succès, et une belle couronne leur a été offerte par la Société reconnaissante de leur brillant concours.

M<sup>me</sup> A..., amateur, douée d'une puissante voix de contr'alto, a chanté la valse de *Roméo* et la cavatine d'*Hernani*.

Un membre de la Société, modestement désigné par la lettre X..., a fait entendre une belle voix de basse, dans une romance qu'il a dite avec goût.

Enfin, M. M... a débité deux chansonnettes comiques.

Suppléant par ses gestes et le jeu d'une physionomie bien grimée aux défauts de sa voix, il a obtenu un véritable et légitime succès.

On le voit, ce concert, quoique étant le premier de la saison, en restera certainement un des meilleurs, et c'est pour la Société chorale lyonnaise un brillant encouragement à en donner d'autres.

ARTHUR DE LARGUE.

(1) Ce cours a lieu les lundis et samedis, de 8 h. 1/2 à 10 h. du soir, au siège de la Société, 12, quai de l'Hôpital, au 2<sup>e</sup>.